

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 61-62 (1994-1997)

**Artikel:** Le mythe des cites lacustres  
**Autor:** Ramseyer, Denis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817251>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 25.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LE MYTHE DES CITES LACUSTRES

Denis Ramseyer

Les premières découvertes des vestiges lacustres datent de 1854. Après plusieurs mois de sécheresse, le niveau des lacs du Plateau suisse subissait cette année-là une baisse exceptionnelle. Ainsi, dès le mois de janvier, des milliers de pilotis dressaient leur tête sur les rives exondées. Un instituteur d’Obermeilen, Johannes Aeppli, avisa Ferdinand Keller, antiquaire à Zurich, de cette curieuse apparition et tous deux se mirent à prospecter les rives des environs de Meilen. Ils constatèrent avec surprise que des objets de toutes sortes, en bronze, en pierre, en os, en bois de cerf, en céramique ou en bois jonchaient le sol en quantité impressionnante. Au mois de septembre de la même année, F. Keller publiait le premier article consacré à cette découverte, en présentant les dessins de quelques-uns des objets trouvés et surtout un document qui allait connaître un impact considérable sur l’ensemble de la population suisse et créer un véritable mythe profondément ancré dans la mémoire collective. Ce document représentait un village sur pilotis, tels ceux que les grands navigateurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles avaient pu observer lors de leurs voyages autour du monde, en Indonésie notamment. L’auteur faisait un parallèle direct entre les nombreux pieux cassés à la hauteur du sol qu’il voyait apparaître dans le lac et qu’il datait d’une période très ancienne, et les poteaux de soutien des habitations construites dans les lagunes et les lacs de pays lointains, comme le montraient les modèles ethnographiques.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne savait à peu près rien des Celtes et des populations qui les avaient précédés. On connaissait l’existence de silex taillés et d’ossements trouvés dans quelques grottes, vestiges que l’on attribuait aux «hommes des cavernes», mais notre passé préhistorique restait inconnu. Dans cette optique, la découverte des villages lacustres allait permettre de combler un vide important. La succession chronologique «hommes des cavernes», «lacustres», «Helvètes» et «Romains» que l’on pouvait alors esquisser apportait une cohérence logique dans la rédaction du chapitre sur les origines de l’Histoire suisse.

Depuis 1854, il est évident que des progrès considérables ont été réalisés dans le domaine des recherches pré- et protohistoriques. Une évolution progressive des idées, des théories et des interprétations, en fonction des découvertes et de l’avance des travaux de recherches, est parfaitement perceptible. Contestations de certaines thèses, prises de position, remise en cause de faits établis, ont été largement diffusées dans des revues ou des ouvrages spécialisés. Ainsi, l’hypothèse de maisons rectangulaires indi-

vidualisées, bâties en retrait des lacs, était déjà publiée dans les années 1920<sup>1</sup>. On reste admiratif devant les travaux de Paul Vouga, de Neuchâtel, ou d'Emil Vogt, de Zurich, qui avaient compris, dès les années 1920 pour le premier, dès les années 1930 pour le second, des faits essentiels tels que la variation des niveaux des lacs et l'implantation successive de poteaux de soutien des maisons au même endroit, durant plusieurs siècles parfois, expliquant ainsi la forte concentration de pilotis au mètre carré. Dès 1932, G. Goury écrivait: «*Certains archéologues se sont plu à nous présenter une vaste plate-forme reposant sur ces pilotis et supportant les diverses habitations de la bourgade. C'est ainsi que la plupart des essais de reconstitution nous montrent les pilotis tous enfoncés en ordre régulier au même niveau avec des sortes de chalets suisses rangés dans l'ordre le plus parfait; il semblerait que ce soit désormais l'aspect classique de la cité lacustre. La réalité est tout autre...»<sup>2</sup>.*

De l'image uniforme et simpliste dirons-nous, proposée au XIX<sup>e</sup> siècle, s'est peu à peu forgée une vision beaucoup plus subtile et complexe, mettant en évidence plusieurs types architecturaux, en fonction du milieu, du cadre géographique, topographique et écologique, des groupes culturels et des phases chronologiques.

Or, que constate-t-on au niveau de l'enseignement scolaire? La persistance d'une image figée, inébranlable, qui n'a pas suivi l'évolution scientifique, et à laquelle les Suisses, et les Fribourgeois en particulier, se sont très longtemps accrochés. On trouve dans les manuels scolaires un chapitre sur les «lacustres» dès 1864. Dans une édition de 1887, on peut lire: «*On a trouvé, dans presque tous les lacs de la Suisse, des traces d'habitations sur pilotis. Les huttes de ce peuple primitif, de forme circulaire,... ( ). Les habitants des lacs communiquaient avec la rive voisine au moyen de canots, ou par un pont mobile en bois... ( ). Longtemps après l'établissement de ce peuple sauvage, le pays connu aujourd'hui sous le nom de Suisse était encore couvert de glaciers mouvants, de rochers arides et de sombres forêts, entrecoupés de marais ou d'eau croupissante. Le Léman lui-même, ce lac aujourd'hui si beau, si gracieux, s'appelait le lac du Désert ou de la Tempête. Des bêtes féroces ou venimeuses parcouraient en liberté les solitudes comprises entre le Jura et les Alpes. C'est même probablement pour éviter les surprises de ces animaux et peut-être aussi celles des hommes cruels, que les populations primitives avaient cherché un refuge sur les lacs.*

 Si ce texte fait aujourd'hui sourire les préhistoriens et, nous l'espérons, les enseignants, il faut rappeler que cette pré-

<sup>1</sup> Trois articles publiés par des archéologues différents, portant pratiquement le même titre, traitent de ce sujet. H.Reinherth, 1925: *Waren die vorgeschichtlichen Pfahlbauten Wasser- oder Landsiedlungen?*; T.Ischer, 1928: *Waren die Pfahlbauten der Schweizer Seen Land- oder Wassersiedlungen?*; O.Tschumi, W.Rytz et J.Favre, 1929: *Sind die Pfahlbauten Trocken- oder Wassersiedlungen gewesen?* P.Vouga partageait également ce point de vue dans les années 1920.

<sup>2</sup> G.Goury 1932, *L'Homme des cités lacustres*, Paris, p.76.

sentation naïve de nos ancêtres les lacustres a mis passablement de temps pour changer dans l'esprit populaire. Dans une édition de 1964, soit exactement cent ans plus tard, on peut encore lire: «*Bien après les hommes des cavernes, d'autres populations occupèrent notre pays. Certains de ces hommes installèrent leurs demeures au bord des lacs, c'est pourquoi on les a appelés les lacustres. Pour édifier leur village, les lacustres plantaient des centaines de pilotis, près du rivage. Ils construisaient ensuite une plate-forme avec des troncs recouverts de gravier et de terre battue... Une passerelle reliait le village à la rive*»<sup>3</sup>. La forme autant que le fond n'ont guère évolué en un siècle.

Pour comprendre le succès de la vision «romantique» des cités lacustres, il faut se replacer dans l'esprit des contemporains de MM. Aepli et Keller, qui ont, les premiers, diffusé ces images. Après la nouvelle constitution fédérale de 1848, se produisit un resserrement des liens entre Confédérés<sup>4</sup>. L'esprit patriotique est très fort à partir de 1850: c'est l'époque des manifestations nationales comme les rencontres des associations de tireurs, de gymnastes ou de chanteurs fédérés à l'image du pays. Les Suisses sont en même temps à la recherche de leur identité, de leurs racines profondes. Les stations lacustres, que l'on trouve sur l'ensemble des lacs suisses, de Genève à Constance, sont découvertes à un moment crucial. C'est une véritable aubaine pour les historiens qui désirent présenter une Suisse forte, soudée et idéalisée. Il est certain que le modèle de F. Keller et des chercheurs qui l'ont suivi jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle connut un impact social considérable. Ce modèle devint très vite le symbole du nationalisme suisse qui cherchait à promouvoir l'identité sociale du peuple helvétique. Aucune autre découverte concernant la préhistoire n'a obtenu le même succès que les villages lacustres, «*paisibles, isolés sur l'eau, protégés par de hautes palissades contre les ennemis et les bêtes sauvages*». On en parlait sous forme d'histoires illustrées dans les almanachs qui constituaient à cette époque une lecture appréciée et très populaire. On représentait des scènes de la vie quotidienne lacustre sur les calendriers. Aujourd'hui encore, on observe une attirance particulière pour la préhistoire et plus particulièrement pour les sites littoraux, où il est possible d'y trouver encore une part de rêve et d'imagination. Ce sujet semble davantage passionner les écoliers que celui des périodes historiques, dont le message est probablement plus difficile à transmettre.

C'est à la même époque que les vitrines des musées se remplissent d'objets hétéroclites, entassés sans ordre bien défini, récoltés sur les rives des lacs en périodes de

<sup>3</sup> H.Grandjean et H.Jeanrenaud 1964. *Histoire de la Suisse* (5<sup>e</sup> édition), Librairie Payot, Lausanne. Cet ouvrage a été longtemps utilisé dans les classes de 3<sup>e</sup> primaire

<sup>4</sup> H.P.Treichler 1985, *Gründung der Gegenwart. Porträts aus der Schweiz der Jahre 1850-1880*. Rentsch, Zurich, pp.107-115.

basses eaux. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on voit aussi apparaître les lacustres dans les cortèges historiques où les différentes périodes de l'histoire suisse défilent sous une forme théâtrale et vivante. Les peintres, même les plus célèbres comme Albert Anker, illustrent des scènes de la vie quotidienne au temps des palafittes.

Il est évident que les collections amassées présentaient dès le siècle passé une réelle valeur nationale, en tant que documents-témoins de nos ancêtres. L'importance accordée à ces objets est attestée en tout cas dès 1867: cette année-là, une partie de la collection du colonel Schwab de Bienne est présentée à l'exposition mondiale à Paris.

Ainsi, le schéma classique de l'évolution de nos ancêtres, qui consiste à définir un stade primitif caractérisé par des hommes brutaux et rustres ayant vécu dans les cavernes sous un climat froid et hostile, puis un stade plus évolué où les populations connaissent l'agriculture et l'artisanat, jouissent d'un climat plus doux et vivent dans un plus grand confort, a toujours été fort bien accueilli. Après le «bel âge du Bronze» qui marque l'apogée des palafittes, les «lacustres» se retirent des lacs et disparaissent de la scène. Ils sont remplacés par les Helvètes, nobles guerriers qui devaient se défendre avec courage contre l'envahisseur pour sauvegarder son territoire et dont le personnage de Divico, exemple de bravoure et de patriotisme, figure en bonne place dans les livres d'histoire. Les lacustres constituent donc une pièce essentielle du puzzle dans l'évolution chronologique de l'Histoire suisse.

Lorsque quelques préhistoriens affirment, dès les années 1920, que les plateformes n'ont jamais existé, que les soi-disant palissades entourant le village, vouées disait-on à protéger les habitants des bêtes féroces, ne sont en fait que des clôtures légères destinées à retenir le bétail, les instituteurs et toute la population derrière eux semblent faire la sourde oreille, ignorant les théories nouvelles. Toute remise en question est, en effet, douloureuse. Elle signifie que l'on s'est trompé et l'erreur est difficile à accepter. Dans le cas des cités lacustres, c'est l'image clé couvrant près de quatre mille ans de notre passé qui est en cause. Si les villages lacustres construits sur plate-forme au-dessus de l'eau n'ont jamais existé, le citoyen aura l'impression d'avoir été trompé, comme lorsqu'un enfant apprend que le lapin de Pâques n'existe pas ou que le père Noël n'est que le voisin déguisé pour la circonstance.

En fait, les nouvelles théories n'ont rien de révolutionnaires. L'existence de populations néolithiques et de l'âge du Bronze établies autour des lacs est bien réelle et ne saurait être remise en cause. Le débat porte principalement sur une simple question de hauteur de plancher!

On constate aujourd'hui, qu'à partir des années 1960, la mentalité des Suisses était prête au changement. On cherchait alors davantage à connaître la vérité historique plutôt que de persister à conserver des récits où sont mêlés à la fois folklore, mythes, légendes et données scientifiques incertaines ou approximatives. A partir des années

1970<sup>5</sup>, une partie des enseignants est prête à présenter à ses élèves un nouveau point de vue historique. Mais que faire si les rééditions des livres scolaires ne tiennent pas compte des résultats des dernières recherches? Doit-on suivre à la lettre les manuels officiels fournis par le Département de l'instruction publique, ou peut-on prendre la liberté d'enseigner de manière plus personnelle? Le cas du canton de Fribourg est, à cet égard, des plus intéressants. Hanni Schwab, archéologue cantonale de 1962 à 1988, a débuté sa carrière comme institutrice dans le district du Lac, puis a pratiqué dans les classes du niveau secondaire. Après plusieurs années d'enseignement, elle a suivi une formation universitaire en archéologie, couronnant ses études par une thèse de doctorat consacrée aux stations lacustres en pays fribourgeois. Lorsqu'elle fut nommée archéologue cantonale, elle fut tout naturellement portée à diffuser les résultats de ses recherches dans les écoles et à insister énergiquement sur les nouveaux acquis scientifiques. Les enseignants du canton de Fribourg ont certainement dénoncé le mythe des cités lacustres avant ceux des autres cantons, par le seul fait qu'on les a incités, avec conviction et insistance, à le faire, et qu'ils ont bénéficié du soutien d'une forte personnalité. Il est certain que même si les livres officiels liés au programme scolaire présentaient depuis longtemps une vision dépassée des faits, un nombre important d'enseignants était convaincu des nouvelles théories émises par les archéologues et en parlait en classe.

Ce long décalage entre la présentation d'une théorie nouvelle et l'acceptation de celle-ci (près d'un demi-siècle!) est lié à deux phénomènes.

### **1) La fidélité aux traditions et l'esprit conservateur de la population.**

On sent très bien, en lisant les différents manuels scolaires édités entre 1864 et 1964, qu'on reprend chaque fois les données écrites dans les anciens ouvrages. On modifie à peine la forme du texte, on choisit d'autres illustrations (tout aussi traditionnelles!) pour apporter une «touche» nouvelle, mais le fond reste inchangé. La tendance générale est de respecter ce qui avait été écrit précédemment, estimant qu'«on ne refait pas l'histoire», comme si les faits basés sur les documents d'archives étaient immuables. Les recherches réalisées ces dernières années montrent bien qu'il n'en est rien<sup>6</sup>. Plus d'un bouleversement s'est produit suite aux nombreuses découvertes archéologiques. L'enseignant chargé de faire la leçon à sa classe souhaite avoir la cer-

<sup>5</sup> J.P.Duperrex et A.Maeder 1973, *La Préhistoire, documentation et suggestions méthodologiques*, Lausanne.

<sup>6</sup> Voir également *Nos ancêtres les Waldstätten. La Suisse centrale au XIII<sup>e</sup> siècle: Mythe et Histoire*. Catalogue d'exposition du Musée Historique de Lausanne, Lausanne, 1994.

titude qu'une hypothèse nouvelle est unanimement reconnue par l'ensemble du corps enseignant avant d'accepter de la présenter à ses élèves, de peur de passer pour un contestataire. En répétant ce qui a été écrit dans les ouvrages anciens, on ne prend pas de risques! Mais la faute revient surtout aux Départements de l'instruction publique des différents cantons suisses qui, de rééditions en rééditions, ont évité de toucher à l'image caricaturale et traditionnelle des cités lacustres, mythe gonflé artificiellement durant plusieurs décennies et qui n'avait plus sa raison d'être à partir des années 1960. Plusieurs enseignants fribourgeois ont, surtout depuis 1980, fait un effort considérable pour renouveler l'enseignement de l'Histoire dans les écoles primaires et secondaires.

Lorsque, dans les années 1970, l'enseignant participe à l'effort de changement qui s'impose, suite aux nouvelles recherches historiques ou archéologiques, c'est alors l'élève (ou ses parents) qui s'offusque(nt) face à toute modification de ce qui est traditionnellement représenté! L'écolier a besoin d'être rassuré et se sent déconcerté lorsqu'on lui présente plusieurs variantes des faits. Même en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, les mythes sont tenaces. On aime toujours autant les épisodes relatifs aux batailles célèbres (Bibracte, Morgarten, Morat, Marignan,...) et aux personnages célèbres (Divico, Wilkenried, Tell, etc..).

## **2) Le manque d'ouvrages de vulgarisation et la faible diffusion des résultats scientifiques.**

Les scientifiques ont leur part de responsabilité: les résultats de leurs recherches restent trop souvent cantonnés dans un milieu trop fermé de spécialistes qui ne font pas toujours l'effort nécessaire pour rendre accessible le fruit de leurs travaux à un public plus large, notamment aux milieux scolaires. C'est aux universitaires de contacter les maîtres du primaire et du secondaire. Qu'un enseignant fasse le pas de rencontrer des chercheurs spécialisés pour réécrire la préhistoire et l'histoire de leur région est un phénomène nouveau, qui remonte aux années 1980. Tous celles et ceux qui ont pris de telles initiatives méritent d'être félicités<sup>7</sup>.

Cette barrière entre enseignants et chercheurs est aujourd'hui, fort heureusement, entrouverte. Je tiens à remercier les enseignants qui m'ont aidé à réunir la documentation scolaire de ces cent trente dernières années, éléments de base utilisés pour la rédac-

<sup>7</sup> La «Découverte du Passé», fruit d'une collaboration entre instituteurs et Service archéologique cantonal fribourgeois, reste un modèle du genre. J. Lenweiter et J.-P. Papaux 1982, Documents d'Histoire 4P, Office cantonal du matériel scolaire, Fribourg, 1982. On mentionnera également, pour le niveau secondaire, l'excellent manuel Histoire, 1, éd. Fragnières, Fribourg, 1990. L'auteur chargé de rédiger les premiers chapitres par exemple, D. Stevan, a fait un remarquable effort pédagogique en faisant contrôler chaque ligne de son manuscrit par des archéologues professionnels

tion de cet article<sup>8</sup> et qui ont fait démentir l'idée du manque de contact entre les milieux primaire/secondaire et universitaire.

Nous concluerons par une remarque très pertinente d'un enseignant de Fribourg qui m'écrit à propos des villages lacustres du canton de Fribourg: «*L'Université a tout de même ce curieux comportement qui consiste à former des chercheurs, puis à les mettre en doute dès que ces derniers quittent les bancs de la recherche pour se consacrer à l'enseignement*».

---

8 Je tiens à remercier plus particulièrement MM. Michel Charrière (Pensier), Georges Pahud (Mont-Pèlerin) et Pierre-Alain Diacon (Bévillard) qui m'ont fourni d'anciens documents depuis longtemps épuisés et d'un grand intérêt.